

# Peuples et cultures de l'archipel indonésien

## Réflexions sur le danger des classifications

OLIVIER SEVIN

L'ARCHIPEL INDONÉSIE est le plus grand archipel du monde ; il s'inscrit dans un vaste rectangle de 2 000 km de large et de 5 000 km de long traversé par l'équateur. Le pays est composé de cinq îles principales, mais aussi de 30 archipels plus petits qui, ensemble, totalisent plus de 13 000 îles et îlots. On y distingue entre 250 et 300 groupes ethniques qui se caractérisent chacun par une culture et un parler particuliers. Ce puzzle s'explique, d'une part par la très grande ancienneté du peuplement (c'est dans le centre de Java qu'en 1891, a été découvert le *Pithecanthropus erectus* ; A.-M. Sémah, F. Sémah, T. Djubiantono, 1990) et, d'autre part, par l'extrême complexité de l'histoire de l'archipel dont les îles ne se sont trouvées isolées du continent que très tardivement, c'est-à-dire après l'époque glaciaire, lorsque la plate-forme de la Sonde fut submergée.

Mal connue, l'histoire de l'implantation des peuples indonésiens est l'objet de multiples polémiques. Nombre d'ouvrages reprennent une théorie du peuplement de l'archipel par vagues successives élaborée durant l'entre-deux-guerres, c'est-à-dire dans un contexte colonial, donc avec les présupposés du temps. Aujourd'hui, à la lumière des progrès réalisés dans les domaines de l'archéologie, de la

linguistique et de la géographie, il est possible de remettre ses fondements en question. L'affaire est d'importance, le mode de classification retenu n'est pas neutre ; il a de nombreuses résonances politiques.

### **Les présupposés de la théorie du peuplement par vagues successives**

Dans les années trente, une théorie selon laquelle l'archipel se serait peuplé à la suite de vagues migratoires en provenance de l'Asie continentale est élaborée (R. Kennedy, 1937). Selon cette théorie, un substrat de population très ancien, d'Australoïdes ou Veddides, de Négritos et de Mélanésiens, aurait été recouvert par des migrations malaises d'époque protohistorique. Les partisans de cette théorie étaient persuadés avoir réussi à cerner d'abord un groupe négrito composé de populations de petite taille au teint très foncé et aux cheveux crépus, censées avoir conservé un mode de vie qualifié de « primitif » (Akit de Sumatra, populations d'Alor de Wetar...) puis un groupe australoïde ou veddide, au sein duquel ils regroupaient des individus également de petite taille

aux cheveux ondulés, mais au teint, cette fois, brun foncé et non pas noir (Kubu, Gayo de Sumatra, Punan de Bornéo, Toala de Sulawesi...) et, enfin, un groupe mélanésien dont les composantes auraient été des individus au teint brun foncé, auxquels ils rattachaient les populations de l'est de l'archipel, à partir de Flores, notamment les Alfur des Moluques et les Papous d'Irian Jaya.

Les Australoïdes étaient censés avoir constitué l'essentiel du peuplement de l'archipel avant l'arrivée des Malais. Ces derniers, qui constituent aujourd'hui la grande masse de la population, seraient arrivés d'Asie continentale en deux vagues successives. Tous étaient présentés comme des individus de taille moyenne, mais les auteurs de l'entre-deux-guerres croyaient pouvoir discerner des traits caucasoïdes chez les premiers arrivés, baptisés proto-Malais, et des traits mongoloïdes chez les derniers arrivés, appelés deutéro-Malais. Les Malais « anciens » seraient venus des confins de l'Assam, et les Malais « tardifs » de la région des Hauts Plateaux entre Chine et Tibet.

Ce schéma explicatif a eu longtemps la faveur des géographes. Il présente, en effet, l'avantage de s'accorder avec l'émission progressive de l'archipel vers l'est, et avec la certitude que la plate-forme de la Sonde n'ayant été submergée que tardivement, les hommes préhistoriques ont pu passer à pied sec d'une île à l'autre. C'est également un moyen de rendre compte du moindre peuplement de l'Indonésie orientale, du fait de l'arrivée en bout de course des flux migratoires venus de l'ouest. Enfin, cette théorie permet d'expliquer l'existence de « séquences de peuplement » dans les grandes îles : les premiers occupants, armés de leurs techniques d'occupation du sol primitives, auraient été refoulés dans les régions montagneuses et inaccessibles par les proto-Malais, eux-mêmes repoussés dans le moyenn-pays par les deutéro-Malais, installés sur les côtes et dans les basses vallées des grands

fleuves. Les deutéro-Malais maîtrisant des techniques agricoles plus évoluées que leurs prédécesseurs, notamment les techniques de la riziculture irriguée, auraient dominé les premiers habitants de l'archipel. Ouverts aux influences extérieures parce qu'installés sur les littoraux, ils se seraient aussi islamisés dans leur grande majorité dès la fin du *xv<sup>e</sup>* siècle. Aujourd'hui, ils constitueraient l'essentiel du peuplement des deux-tiers occidentaux de l'Indonésie du nord de Sumatra à Sulawesi, tandis que vers l'est, ils seraient au contraire sous-représentés.

À Java, les populations proto-Malaises se seraient assimilées dans leur grande majorité, à l'exception des Badui de Rangkasbitung et des Tengger du Bromo ; à Bali, seuls les Bali Aga auraient représenté l'ancien fonds de population. Dans les autres îles, la situation serait plus complexe : à Sumatra, on trouverait des deutéro-Malais dans des régions intérieures, en pays Minangkabau, par exemple, ainsi que sur la côte ouest, tandis qu'un vieux fonds de peuplement subsisterait, chez les Batak, autour du lac Toba, ou dans le nord de l'île, chez les Gayo. À Bornéo et aux Célèbes, le peuplement deutéro-Malais aurait été plus étroitement circonscrit aux régions littorales.

Il n'est pas innocent que ce soit lors de l'apogée de la période coloniale que cette théorie ait été élaborée. D'une certaine manière, en inscrivant l'arrivée des Européens sur une trame migratoire particulièrement ancienne, elle représente une tentative pour relativiser leur présence dans l'archipel et pour reléguer les populations musulmanes au rang d'invasisseurs. C'est un bon moyen pour les présenter comme des oppresseurs, en laissant entendre que, venues de l'extérieur, elles domineraient les habitants originels des îles. Partant, c'est bien évidemment ouvrir au colonisateur la possibilité de se poser en défenseur des minorités.

De fait, la politique coloniale va jouer des oppositions ethniques réelles ou supposées.

Les Hollandais vont consentir de gros efforts pour christianiser et éduquer les populations demeurées en marge des grands courants d'échanges jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'objectif est d'en faire de bons auxiliaires de la colonisation. C'est le cas notamment des populations du Nord de Sumatra, du centre de Bornéo, du Centre et du Nord des Célèbes. Les Batak sont ainsi évangélisés, à partir de 1861, par les Missions du Rhin : dès les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, ils sont majoritairement chrétiens. De nombreux Dayak se convertissent à la foi chrétienne à la même époque, notamment les Ngaju qui occupent le moyenn-pays entre Barito et Seruyan, à l'ouest de Banjarmasin. D'ailleurs, pour que l'évangélisation soit la plus complète possible, le gouvernement colonial répartit la tâche entre les missions : aux protestants est confiée la charge de convertir les populations du centre et du sud de Bornéo, tandis qu'aux catholiques est confié le soin d'évangéliser l'Ouest de l'île. Aux Célèbes, les Toraja refoulés par les musulmans Bugis, Makassar et Mandar, sont également l'objet de la sollicitude des autorités coloniales, de même que les Minahasa des environs de Manado.

### Les limites de l'approche

Ce schéma fort séduisant véhicule de telles connotations coloniales, qu'il est difficile d'y faire aujourd'hui référence. En effet, l'expérience de terrain montre que les différences ethniques relèvent moins de l'anthropologie physique que du domaine culturel. À Kalimantan, par exemple, l'opposition entre Malais « côtiers » et Dayak relève de l'histoire et n'a rien à voir avec une quelconque opposition raciale. Les Malais qui occupent les basses vallées du centre et du sud de l'île, de Pembuanghulu à Banjarmasin, sont en fait des Dayak qui se présentent comme Malais parce qu'ils

ont adopté un mode de vie malais, mais peu de véritable sang malais coule dans leurs veines.

Les Banjar de l'Hulu Sungai, c'est-à-dire les Banjar qui occupent la région baignée par la rivière Negara et ses affluents, au nord de Banjarmasin, sont des Dayak qui se sont convertis à l'Islam au XVI<sup>e</sup> siècle, et qui sont perçus par les Dayak du haut-pays comme des Malais. L'expression utilisée pour désigner ces nouveaux convertis est d'ailleurs très significative en elle-même : dire qu'ils se sont convertis à l'Islam et dire qu'ils sont devenus malais se dit de la même façon : *masuk melayu* (« intégrés à la communauté malaise »). Les Sampit sont également un peuple métis composé de Dayak de la basse vallée du Mentaya et de Banjar arrivés il y a plusieurs siècles. Ils parlent aujourd'hui un dialecte intermédiaire entre celui parlé à Alalak, au nord de Banjarmasin, et le dialecte dayak kahayan. Les Pemuang et les Sembuluh, qui vivent de part et d'autre de la moyenne vallée du Seruyan et du lac Sembuluh, sont, eux, les descendants de familles venues du quartier de Kuwin, à Banjarmasin, au siècle dernier. La filiation banjar est très évidente chez les Sembuluh dont le dialecte reste très proche du Banjar, et moins marquée chez les Pemuang dont le dialecte est plus directement inspiré du dialecte parlé par les Dayak Kahayan. Inversement, les populations dayak demeurées animistes sont appelées Tamoan. Ce terme ne regroupe pas une entité ethnique bien définie, dotée d'un dialecte particulier, mais désigne un ensemble de populations qui ont refusé l'Islam et vivent sur les hautes vallées du Seruyan, de la Tualan..., et dont les dialectes demeurent mutuellement inintelligibles (Sevin, 1983) !

Dans le sud de Sumatra, des phénomènes du même ordre se sont produits chez les populations lampung au contact des Javanais, des Sundanais et des Bugis. Sur le Sekampung, Melinting et Meninting, que l'on confond facilement aujourd'hui et que l'on appelle Orang

Maringgai, du nom du petit port de Labuan Maringgai où ils sont le mieux représentés, sont le résultat de la symbiose qui s'est opérée aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, entre Lampung et commerçants venus de Banten ou du sud des Célèbes pour « trafiquer » sur le poivre. Le fonds de population pubian qui occupait la vallée s'est trouvé progressivement recouvert de populations allochtones. C'est la fusion de tous ces groupes qui a donné naissance aux Melinting. Quant aux Meninting, ils résultent de la fusion, non plus de Pubian, mais de Pesisir, c'est-à-dire de populations lampung originaires de la côte du détroit de la Sonde, avec des Bugis, des Javanais et des Sundanais (van Royen, 1930 ; Sevin, 1989).

Dans le Nord de Sumatra, D. Perret a bien montré que l'opposition entre populations malaises des côtes, tôt islamisées, et populations batak, d'abord animistes puis christianisées, et réputées avoir vécu coupées du monde durant des siècles, est en grande partie artificielle. Il démontre que cette opposition n'a aucun fondement historique : la présentation de l'île de Samosir, au centre du lac Toba, comme berceau d'un soi-disant peuple batak, la recherche effrénée de traits communs aux populations du centre de l'île, par opposition aux populations côtières dont la culture est censée être plus syncrétique, quitte à occulter l'existence de très anciens réseaux reliant la côte à son arrière-pays, participent de la volonté des Occidentaux d'éviter la formation d'un vaste espace islamisé et hostile, d'Aceh au pays Minangkabau (Perret, 1995 : 305).

### **La manière actuelle de présenter les peuples indonésiens n'est guère plus innocente**

L'anthropologie actuelle s'est dégagée de cette opposition manichéenne entre proto et deutéro-Malais (W. Stöhr, 1965). On insiste, au contraire, aujourd'hui, sur l'unité de civili-

sation que constitue l'archipel. Les études les plus récentes ont montré que les peuples indonésiens participent tous d'un fonds linguistique commun : le fonds austronésien ou malayo-polynésien qui s'étend depuis la Polynésie jusqu'à Madagascar, et dont l'Indonésie ne constitue qu'une fraction (Bellwood, 1975). Ce sous-groupe, autrefois qualifié d'« indonésien », est parfois appelé aujourd'hui groupe austronésien occidental (notamment par les chercheurs anglo-saxons), ou groupe « nousantarien » à la suite des travaux de D. Lombard. On sait dorénavant que toutes les langues régionales de l'Indonésie, à l'exception des langues papoues, sont apparentées par leur grammaire, et que leur lexique dérive d'un même fonds commun primitif (Lombard, 1977 : 14). C'est à partir de ce fonds commun, que les différents groupes humains qui se partagent l'archipel ont été façonnés par un ensemble d'influences extérieures qu'ils ont plus ou moins intensément assimilées.

Il vaut donc mieux, dorénavant, raisonner en terme de cultures. Il est vrai que celles-ci ne sont pas toujours aisées à cerner avec précision, et que les découpages peuvent varier au gré des critères retenus. Il semble toutefois que l'on puisse distinguer entre sociétés acéphales et sociétés stratifiées, opposer populations animistes, christianisées, islamisées ou hindu-bouddhistes, voire classer les populations en fonction de leur système de production dominant, c'est-à-dire distinguer entre chasseurs-cueilleurs, riziculteurs et populations commerçantes. L'idéal est, bien sûr, de combiner le maximum d'éléments entre eux (Lombard, Bruneau, 1995).

Un premier groupe se détache, celui des « ramasseurs » au sein duquel on rassemble des petits groupes relictuels qui ont vécu isolés du reste du monde durant des siècles. Ces populations qui ne connaissaient ni agriculture, ni élevage, jusqu'à une date récente, vivent au sein de sociétés acéphales très peu structurées. Au

sein de ce groupe, on retrouve des populations qui ont vécu longtemps à l'écart des grands courants d'échanges, comme les Kubu de Sumatra, les Toala de Sulawesi, les Punan du centre de Bornéo, voire les « nomades des mers » que sont les Bajo de Sulawesi et les Orang Laut des détroits. Certaines de ces populations sont assez bien connues, c'est notamment le cas des Punan étudiés par B. Sellato durant les années quatre-vingt. Grâce à lui, on sait par exemple qu'ils ne sont plus que quelques milliers à vivre dans les montagnes du centre de Bornéo, en petites « bandes » très mobiles de quelques dizaines d'individus, qui se composent et se recomposent au gré des affinités de chacun et des ressources disponibles, sans qu'aucune d'entre elles n'ait d'attache avec le sol (B. Sellato, 1989).

Une seconde culture, composée d'agriculteurs sur brûlis demeurés animistes jusqu'au début du siècle, puis, en partie, convertis au christianisme, se distingue. Ces essarteurs vivent au sein de sociétés peu ou pas hiérarchisées (à quelques exceptions près dans l'est de Kalimantan, par exemple). Ils sont absents de Java, de Madura, de Bali et de Lombok, mais demeurent très nombreux dans les îles extérieures. On considère, en effet, que l'agriculture sur brûlis, qui porte le nom de *ladang* dans le monde malais, couvre, bon an mal an, une superficie de plus de 2 500 000 ha : 1 000 000 ha à Sumatra, 600 000 ha à Sulawesi, 500 000 ha à Kalimantan, et le reste dans les îles de la Sonde, les Moluques et en Irian Jaya. En dépit des efforts déployés par le gouvernement de Jakarta, pour tenter de les convertir à la riziculture irriguée, et des attaques virulentes des écologistes occidentaux qui les accusent, souvent à tort, de détruire les forêts, ces essarteurs pratiquent une forme d'agriculture qui, dans le contexte de faibles densités de population qui caractérise les îles extérieures, est bien souvent conquérante.

La troisième culture est celle des riziculteurs. Ce sont les habitants les plus nombreux de l'Indonésie : la simple confrontation d'une carte de densités de population et d'une carte d'occupation du sol en témoigne. Il existe une étroite corrélation entre régions très peuplées et régions où les rizières irriguées (*sawah*) sont nombreuses. Globalement, par rapport à la précédente, c'est une culture de terres basses (Lombard, Bruneau, 1995 : 30-31), bien représentée, notamment, à Java et à Bali.

D'une manière générale, ces riziculteurs vivent au sein de sociétés hiérarchisées, parfaitement stratifiées depuis des siècles. C'est le cas, notamment, des Javanais, des Sundanais et des Balinais. Dans ces sociétés, les influences indiennes demeurent très perceptibles : elles sont peu lisibles dans la culture matérielle, dans la mesure où il semble qu'en matière de techniques agricoles, les influences indiennes se limitent à la diffusion d'un même araire, l'araire manche-sep (De Casparis, 1981), mais très importantes dans le domaine des techniques d'encadrement des populations. En effet, outre sa culture religieuse, l'Inde a diffusé des modèles étatiques qui ont permis aux royaumes « hydrauliques » (pour reprendre l'expression de B.P. Groslier) de se constituer. Très peu mobiles jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, ces populations présentent la particularité de tourner le dos à la mer et de vivre face aux montagnes volcaniques à partir desquelles elles irriguent leurs rizières, et qu'elles assimilent au mont Meru de la mythologie indienne. Le cas est patent à Bali où la mer représente le monde des défunts dont il convient de se détourner, mais également à Java, si on veut bien considérer qu'au XIX<sup>e</sup> siècle les Javanais ont préféré souffrir la famine plutôt que d'émigrer dans le Lampung tout proche, par exemple. Enfin, ces populations présentent la particularité d'avoir, soit totalement refusé l'Islam comme les Balinais, soit de l'avoir adopté très tardivement

(au XVII<sup>e</sup> siècle seulement pour les Javanais de l'intérieur de l'île), et en le réinterprétant en fonction de leur culture.

Enfin, le dernier groupe est composé des populations que les Anglo-saxons qualifient de *Coastal Malays*, et qui constituent ce que D. Lombard appelle la civilisation du *Pesisir* (Lombard, 1990). Ces populations, bien que très diverses sur le plan linguistique, présentent la particularité d'entretenir entre elles des rapports étroits depuis le XV<sup>e</sup> siècle, et de s'être regroupées au sein de vastes réseaux inter-insulaires. Parmi elles, on peut regrouper les habitants des anciennes cités-États de la côte nord de Java, les Bugis, les Makassar et les Mandar de Sulawesi, les Banjar de Kalimantan, les habitants de Ternate et de Tidore, les Achinais du Nord de Sumatra et les Minangkabau de la diaspora (*Rantau*). Tous, à l'exception des Bugis et des Makassar islamisés au XVII<sup>e</sup> siècle, ont adopté l'islam très tôt, c'est-à-dire à partir de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, et pratiquent une religion très rigoriste, voire très orthodoxe. Tous se sont, en outre, violemment heurtés aux Européens dès les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.

Enfin, sur le plan matériel, ces peuples partagent en commun le fait d'avoir très tôt été insérés dans le circuit des échanges. Tous exercent aujourd'hui, de préférence, des activités non agricoles, ou bien sont engagés dans des formes d'agriculture très monétarisées. C'est ainsi que les Minangkabau sont bien représentés dans le commerce des tissus et dans la restauration, que les Sembuluh sont experts en construction navale, que les Banjar disposent de vastes cocoteraies dans le Bahaur et de vergers d'agrumes autour de Banjarmasin.

Ce type de classification est aujourd'hui adopté, avec quelques variantes, par tous les spécialistes. C'est le fruit d'une démarche qui présente

l'avantage d'intégrer les plus récents apports des sciences sociales et d'être très souple. Est-ce à dire pour autant que cette présentation des peuples indonésiens est plus objective que la précédente, voire plus neutre idéologiquement ? Ce n'est pas certain.

Cette classification est d'abord très réductrice. L'opposition essarteurs sur les hautes terres et riziculteurs dans les plaines alluviales, de même que la distinction opérée entre cultures rizicoles et cultures marchandes du *Pesisir*, ne se vérifient pas toujours. Les Minangkabau, par exemple, vivent sur les hautes terres de Padang, au milieu de la chaîne des Barisan, et pourtant ne sont en rien des essarteurs. Ce sont, au contraire, des riziculteurs minutieux, imprégnés de culture indienne, qui ont élaboré un système de relations sociales très complexe. Élément de complexité supplémentaire, ce sont, en outre, à la fois des riziculteurs dans les hauts bassins des monts Barisan (*Darek*), et des marchands qui ont étendu leur sphère d'influence (*Rantau*), de la côte de l'océan Indien au détroit de Malaka (Raffles, 1818 ; Dobbin, 1983). Les Bugis, quant à eux, ont attendu la fin du XVI<sup>e</sup> siècle pour devenir des navigateurs entreprenants. Nombre d'entre eux demeurent, aujourd'hui encore, riziculteurs (Pelras, 1996). Enfin, les Banjar ne s'adonnent pas uniquement à l'agriculture commerciale ; ils pratiquent aussi une riziculture de décrue dans l'Hulu Sungai.

D'autre part, il est assez évident que cette nouvelle approche véhicule une autre conception de la construction nationale que celle qui était en vigueur dans les années trente. De ce point de vue, il n'est pas innocent qu'elle se soit diffusée après l'indépendance du pays. En effet, insister sur le fonds de culture commune qui unit tous les peuples de l'archipel est une manière d'affirmer que l'Indonésie ne s'est pas uniquement constituée grâce à la puissance navale des Pays-Bas, ce qui paraissait admis jusque-là. C'est une manière de justifier les

entreprises d'unification culturelle lancées par le gouvernement de Jakarta (diffusion du malais, rebaptisé indonésien, à l'ensemble des îles, déplacement de populations venues de Java et de Bali dans le cadre du programme de Transmigration, « javanisation » plus ou moins rampante de l'archipel...).

Définir une culture du *Pesisir* et insister sur l'importance des réseaux qui unissent entre elles les différentes îles et structurent l'archipel depuis des siècles, va dans le même sens. Sans aller jusqu'à dire que le pays était en gestation au moment de l'arrivée des Occidentaux, c'est tout de même un moyen d'inscrire les différents peuples de l'archipel dans une même communauté de destins. Partant, cela revient à justifier indirectement la poursuite d'une dynamique en direction des mers orientales, simplement interrompue, un temps, par l'irruption des Occidentaux. C'est une façon de justifier la mainmise des réseaux musulmans, bugis et minangkabau notamment, sur les îles de culture mélanésienne de l'Est, ainsi que la « colonisation » de Timor-Est et de l'Irian Jaya.

## BIBLIOGRAPHIE

- Bellwood (P.), 1975. « The prehistory of Oceania ». *Current Anthropology*, vol. 16, 1 : 9-16.
- Bellwood (P.), 1978. *Man's Conquest of the Pacific*. Collins, Auckland.
- De Casparis (J.G.), 1981. « Pour une histoire sociale de l'ancienne Java, principalement au X<sup>e</sup> siècle ». *Archipel*, n° 21 : 125-151.
- Dobbin (C.), 1983. *Islamic Revivalism in a Changing Peasant Economy, Central Sumatra, 1784-1847*. Scandinavian Institute of Asian Studies, Curzon Press.
- Kennedy (R.), 1937. « A survey of Indonesian civilization ». In George Peter Murdock (ed.), *Studies in The Science of Society Presented to Galloway Keller*. Yale University Press, New Haven : 267-297.
- Lombard (D.), 1977. *Introduction à l'indonésien*. Secmi, Paris.
- Lombard (D.), 1990. *Le carrefour javanais*. Éditions de L'École des hautes études en sciences sociales, Paris.
- Lombard (D.), Bruneau (M.), 1995. « De la mosaïque ethnique aux États nationaux ». In *Asie du Sud-Est-Océanie, Géographie Universelle*, Belin-Reclus, Paris : 27-39.
- Pelras (C.), 1996. *The Bugis*. Blackwell, Oxford.
- Perret (D.), 1995. *La formation d'un paysage ethnique, Batak et Malais de Sumatra Nord-Est*. Presses de l'École française d'Extrême-Orient, Paris.
- Raffles (T.S.), 1818. « Lettre à la Duchesse de Somerset écrite en mer le 10 septembre 1818 ». In Sophia Raffles, *Memoir of the life and public services of Sir Thomas Stamford Raffles... by his widow*. John Murray, Londres, 1830 : 344-359.
- Royen (W. van.), 1930. *Nota over de Lampoengsche Merga's*. Mededeelingen van de Afdeeling Bestuurszaken der Buitengewesten van het Departement van Binnenlandsch Bestuur, série B, n° 7.
- Sellato (B.), 1989. *Nomades et sédentarisation à Bornéo*. Éditions de L'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris.
- Sémah (F.), Sémah (A.M.), Djubiantono (T.), 1990. *Ils ont découvert Java*. Puslitarkenak - Museum national d'histoire naturelle, Jakarta-Paris.
- Sevin (O.), 1983. *Les Dayak du Centre-Kalimantan*. Orstom, Paris.
- Sevin (O.), 1989. « Histoire et peuplement ». In M. Pain (ed.), *Transmigration et migrations spontanées, province de Lampung*. Orstom, Paris : 13-123.
- Stöhr (W.) 1965. « Les religions archaïques d'Indonésie. Chap.1, Ethnologie religieuse de l'Indonésie et des Philippines ». In W. Stör, P. Zoetmulder, *Les religions d'Indonésie*. Payot, Paris.